

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Réjean Robidoux, *Martin du Gard et la religion*, Paris, Aubier, 395 p.

par G.-André Vachon

Études françaises, vol. 2, n° 1, 1966, p. 117-119.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036223ar>

DOI: 10.7202/036223ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

RÉJEAN ROBIDOUX, *Martin du Gard et la religion*. Paris, Aubier, 1964, 395 p.

Analytique et minutieuse, comme doit l'être une contribution savante, cette thèse conserve, jusqu'à la dernière page, l'allure toujours libre d'un exposé synthétique englobant la totalité d'une existence. Le livre du P. Robidoux est en effet le premier, et restera sans doute longtemps le seul ouvrage d'ensemble consacré à Martin du Gard. On peut y suivre, jusque dans leur plus fin détail, les calculs, les raisonnements, les pas gagnés et perdus, les hésitations de l'auteur des *Thibault*, aux prises avec le problème religieux. On est d'abord devant un homme qui se dégage, non sans peine, de la foi de son enfance (chapitre I), qui se débat ensuite, bien maladroitement, dans les « brouillards de la métaphysique » (chapitre II), et qui aura enfin, vers la fin de l'adolescence, sa crise rationaliste (chapitre III); tout ceci, dans le sillage d'un maître ambigu, l'abbé Hébert, dont le P. Robidoux a magistralement décrit l'influence. Tel est aussi le contenu, plus ou moins autobiographique, de *Jean Barois*. Viendra ensuite la série des *Thibault*, qui retrace l'évolution de l'homme mûr. Martin du Gard entre alors dans une étape morale (chapitres IV à VI) dont il ne sortira en fait jamais; et l'auteur n'aura pas de difficulté à montrer, dans la dernière partie de son travail (chapitres VII à IX), que l'idéal auquel aboutit le romancier: bonté, sincérité, non-sectarisme, mystique un peu béate de la paix et de la fraternité humaine, est très exactement l'envers de la religion. Cette longue réflexion se termine dans un « agnosticisme tranquille »; et l'accent est certainement à mettre sur la tranquillité de ce choix, qui n'en est pas un.

Au terme de 380 pages d'une étude littéraire menée avec la plus rigoureuse objectivité, le P. Robidoux, théologien, tente quand même de « sauver » le romancier. « Il ne s'agit pas, dit-il, d'« annexer » Martin du Gard, comme Gide reprochait aux catholiques de le faire, dans bien des cas » (p. 387). Mais alors, à quoi visent donc les réflexions suivantes:

Lorsque Jean-Paul Sartre écrit que Merleau-Ponty « avait perdu la foi à vingt ans, ayant découvert que croire « c'est croire qu'on croit », François Mauriac répond: « Oui, comme ne pas croire, c'est croire qu'on ne croit pas ». L'auteur de *Jean Barois* et des *Thibault* ne peut pas croire qu'il croit, mais il croit avec acharnement qu'il ne croit pas, parce que là réside son expérience vitale. (p. 382-383)

Discussion toute scolastique, mais qui a le mérite de démasquer le caractère exclusivement intellectuel de la « recherche »

de Martin du Gard. La « foi » dont il est ici question n'est certainement pas évangélique. Qu'il s'agisse de Sartre, de Merleau-Ponty, de Mauriac ou de Martin du Gard, la proposition commence par les mêmes mots: « je crois que », et se situe par le fait même au niveau de l'*opinion*, non de la *foi*. Suivis d'un oui ou d'un non, ces mots forment des propositions logiquement différentes, mais rigoureusement identiques, comme actes humains: ce sont des démarches intellectuelles, et rien de plus. Tel est exactement le domaine dans lequel Martin du Gard s'est cantonné. La foi (évangélique, s'entend) interviendrait s'il y avait changement d'ordre, passage de l'intellectualité à la vie — l'ordre de la vie n'étant d'ailleurs pas à confondre avec celui de la « morale », somme toute bourgeoise, de *Barois*, et surtout, des *Thibault*. Dans le circuit fermé de la vie intellectuelle, les remises en question sont toujours fictives: le « non » sort du « oui », et le « oui » du « non », par le jeu d'une prestidigitation dialectique dont les ressources sont virtuellement inépuisables. Point de recherche, point de progrès réels, en l'absence d'un changement d'ordre qui viendrait briser le cercle — et ce n'est pas un hasard si les notions de *foi* et de *conversion* se trouvent intimement liées, dans le langage évangélique. Rien de tel, chez Martin du Gard. On est au contraire, note le P. Robidoux dans sa Conclusion, devant une pensée remarquablement statique.

L'auteur des *Thibault* s'est donc enfermé dans le seul domaine qui promette toutes les sécurités: l'intelligence, et a refusé le seul risque digne de ce nom: celui de la vie. Mais ce risque, qui donc le prend? Les saints, sans doute. Mais qui sont les saints? Oublions ceux du calendrier, et observons qu'il est un risque qu'on peut toujours courir, à l'intérieur même de la vie intellectuelle: c'est celui de la création. Mais celui-là aussi, Martin du Gard l'a refusé. C'est ce qui ressort, de la très abondante documentation rassemblée par le P. Robidoux.

Les livres de Martin du Gard se présentent en effet sous la forme, semi-autobiographique, de la confession ininterrompue. Ce genre littéraire bâtard donne la « série » des *Thibault*, comme aussi la « série » des *Jean Christophe*, et ces avatars en série d'un personnage unique, à peine différent de l'auteur, dont est faite l'œuvre « romanesque » de Huysmans. Martin du Gard appartient à cette catégorie d'écrivains — on y retrouve, entre autres, Huysmans, Romain Rolland et Saint-Exupéry — qui refusent le risque de la *forme* (et est-ce un hasard, s'ils sont tous condamnés à hanter le monde de la religion, sans jamais y pénétrer résolument). Leur œuvre demeure toujours imparfaitement dégagée de la vie. Elle n'opte résolument, ni pour le

journal intime, qui est une forme littéraire spécifique, articulée autour d'un *je* fouillant ses propres profondeurs — et cela donne, par exemple, l'admirable *Journal* d'Amiel; ni pour la forme romanesque, qui exige une totale transposition du « vécu », autour d'une conscience créatrice: celle du Narrateur. Les auteurs dont nous parlons ne quittent à peu près jamais le niveau de la conscience claire. Ils refusent de se laisser prendre en charge par cet « autre » dont parle Rimbaud, et qui, à coup sûr, aurait à leur apprendre sur eux-mêmes quelque chose qu'ils ignorent. Ils reculent sans cesse devant une expérience qui est comme l'image — intellectuelle, bien sûr, mais exacte — de ce changement d'ordre qu'est la conversion: passage, ici, de la conscience claire à la conscience créatrice. Que l'on songe à la conversion qui intervient, chez Proust, entre l'époque autobiographique de *Jean Santeuil*, et le moment où il trouve le point de départ de la *Recherche*.

Le P. Robidoux nous montre finalement un Martin du Gard biographe de lui-même, et cela, en dépit de ses propres affirmations (p. 117, 118 et 129). Dans ces « romans » la part de l'affabulation est toujours faible: on n'assiste jamais à la construction d'un univers imaginaire. Au milieu des résultats parfois étonnants d'une monstrueuse méthode « documentaire », on a des personnages-reflets qui renvoient à l'auteur, sur le mode le plus intellectuel, l'écho de ce qu'il sait déjà sur lui-même. Dès lors, comment s'étonner que l'écrivain se demande encore, dans son dernier livre: « Suis-je vraiment l'homme que je *crois* être ? » Faux problème, que Martin du Gard aura traîné jusqu'à la fin de sa vie, celui de l'opinion; ici: de l'opinion qu'on a de soi. La seule question sérieuse n'est-elle pas plutôt: qui suis-je ? C'est la seule, en tout cas, qui pose, sous forme d'hypothèse, l'existence d'un « autre », et du même coup, la possibilité de la *foi*.

G.-ANDRÉ VACHON

(Montréal)